



1 image 2 yeux 3D



**L'intégrale des textes de l'exposition
présentée sur l'avenue McGill College
du 24 juin au 18 octobre 2009.**

Table des matières

Introduction	3
<i>1. Le pavillon des arts de l'Université McGill, Montréal, vers 1870</i>	4
<i>2. Vue de Montréal en direction sud, depuis la demeure de Hugh Allan, vers 1870</i>	4
<i>3. Montreal Hunt Club, avenue De Lorimier, Montréal, vers 1895</i>	5
<i>4. Le Grand Séminaire et le Collège de Montréal, rue Sherbrooke, Montréal, vers 1870</i>	5
<i>5. Chargement du bois, baie des Ha! Ha!, rivière Saguenay, QC, vers 1875, copie réalisée vers 1887</i>	6
<i>6. Vue de la place Victoria en direction nord, Montréal, vers 1867</i>	6
<i>7. Groupe huron-wendat, Wendake (Lorette), QC, vers 1875</i>	7
<i>8. Marchand de crème glacée, place Victoria, Montréal, vers 1873</i>	7
<i>9. La rue du Petit-Champlain et l'escalier Casse-Cou, Québec, vers 1903</i>	8
<i>10. Jour de marché, place Jacques-Cartier, Montréal, vers 1900</i>	8
<i>11. Place de la côte du Beaver Hall, Montréal, mars 1869</i>	9
<i>12. Vue du port de Montréal en direction est depuis les Douanes, vers 1878</i>	9
Crédits	10

Introduction

1 IMAGE, 2 YEUX, 3 D. Voici une formule qui résume le procédé sur lequel repose cette exposition, la stéréoscopie. Il peut sembler évident de rappeler que nous voyons le monde avec deux yeux, mais cette particularité est nécessaire à la perception de la profondeur. En effet, même si nos yeux partagent le même champ de vision, chaque oeil perçoit une image différente. Il suffit de cligner des yeux l'un après l'autre pour s'en apercevoir. Le cerveau fusionne les deux images formées sur la rétine de chaque oeil et ce faisant, il utilise leur disparité pour créer un effet de relief. Nous ne savons pas exactement comment le cerveau produit cet effet. Néanmoins, nous pouvons recréer l'effet 3D en regardant des photographies en stéréoscopie, c'est-à-dire un stéréogramme - une carte où sont collées deux photographies légèrement décalées du même sujet - à l'aide d'un [stéréoscope](#). Cette lunette spéciale force chaque oeil à ne voir que la photographie qui lui est destinée. Ainsi se reproduit la disparité rétinienne - une image différente dans chaque oeil - que le cerveau traduit par une vision en relief.

Le visionnement stéréoscopique des photographies s'est développé dès les années 1850. Il a connu un engouement en Amérique du Nord dans les années 1860 à 1890 à la faveur d'une véritable industrie du stéréogramme. Produites en série et vendues pour le divertissement, les petites « cartes stéréo » permettaient de contempler des sujets spectaculaires et attrayants. Les premiers « voyages » stéréoscopiques ont été proposés dès 1856. À maints égards, les stéréogrammes ont joué le rôle des dépliants touristiques, faisant la promotion en 3D de sites remarquables à travers le monde. L'émerveillement est à l'origine du succès de la stéréoscopie. Le fait qu'un dispositif de représentation puisse reconstituer presque parfaitement l'expérience concrète du réel est une source chaque fois renouvelée de fascination. De plus, l'étonnement que procure ce procédé incite à une réflexion sur nos capacités à percevoir le monde.

La technologie du 20e siècle a trouvé plusieurs moyens de générer la vision stéréoscopique, comme la lunette polarisante avec image à réflexion polarisée, l'écran lenticulaire et l'image anaglyphe. Ces moyens ont en commun de créer artificiellement la disparité rétinienne. L'image anaglyphe, utilisée dans cette exposition, est dérivée du stéréogramme. Elle contient en effet les deux images du stéréogramme. Cependant, au lieu d'être côte à côte, celles-ci sont projetées et superposées, l'une étant filtrée en rouge, l'autre en vert. Dans ce cas, l'utilisation d'une lunette de couleurs rouge et verte décompose l'image anaglyphe et contraint chaque oeil à voir une image distincte.

1. Le pavillon des arts de l'Université McGill, Montréal, vers 1870

Photographie

H. A. Kimball

Vers 1870, 19e siècle

Sels d'argent sur papier monté sur carton - Papier albuminé

8.8 x 17.8 cm

Achat de Dr. William P. Baker

MP-1978.32.1.3.1-2

Cet humble trottoir de bois menait au pavillon principal de l'Université McGill, autrefois le McGill College, connu aujourd'hui sous le nom de Pavillon des arts. Il a été construit entre 1839 et 1843 avec un pavillon latéral du côté est, qui a servi de résidence au premier directeur de McGill, Sir William Dawson (1820-1899). Du côté ouest se trouve le pavillon Molson, construit en 1860 pour abriter une bibliothèque, des salles de cours, des laboratoires et un petit musée. Les trois bâtiments de style classique étaient reliés par des parties basses qui sont, sur cette photo, dissimulées par les arbres. Ce premier campus a été construit sur les terres données par le prospère marchand James McGill (1744-1813) au gouvernement du Québec pour y établir une institution d'enseignement supérieur qui porterait son nom.

2. Vue de Montréal en direction sud, depuis la demeure de Hugh Allan, vers 1870

Photographie

Vers 1870, 19e siècle

Sels d'argent sur papier monté sur carton - Papier albuminé

8.8 x 17.7 cm

Don de Miss Margaret R. Clarke

MP-1983.14.20.1-2

Nous voyons ici la vue de Montréal au printemps que pouvait avoir Sir Hugh Allan (1810-1882) lorsqu'il montait dans la tour de sa somptueuse demeure, le *Ravenscrag* (1861-1863), située à flanc de montagne derrière le campus de l'Université McGill. Il apercevait en premier lieu le réservoir d'eau McTavish et son poste de garde. De nos jours, ce réservoir est recouvert d'une vaste pelouse. Il a été construit en 1853-1856, puis élargi en 1862 et muni d'une pompe à vapeur à 1875. On constate d'ailleurs que des travaux étaient en cours au moment de la photographie. Au-delà des toits de McGill s'étendait la ville jusqu'aux abords du fleuve où palpitait le cœur de Montréal. Les tours de la basilique Notre-Dame et la flèche de l'église St. Andrew permettent de situer la place d'Armes à l'est et les environs du square Victoria à l'ouest.

3. Montreal Hunt Club, avenue De Lorimier, Montréal, vers 1895

Photographie

B. L. Singley

Vers 1895, 19e siècle

Sels d'argent sur papier monté sur carton - Papier albuminé

9 x 17.8 cm

Achat de Bruno Bargelletti

MP-1984.10.1.17.1-2

La chasse à courre est une tradition européenne qui remonte au Moyen Âge et qui a été implantée à Montréal par l'armée britannique au début du 19e siècle. Un premier club de chasse a été créé en 1826. Sorte d'annexe à la garnison, il fut fréquenté principalement par les militaires jusque dans les années 1870. Le territoire boisé du mont Royal offrait un superbe terrain de chasse aux cavaliers amateurs de tradition et à leur meute. Ce sport aristocratique fut graduellement pris en charge par des hommes d'affaires qui firent du club de chasse, connu sous le nom de Montreal Hunt Club à partir de 1880, le plus prestigieux club social de Montréal. Les décennies suivantes ont été les années de gloire du Hunt Club. À cette époque, le quartier général du club était situé au 403 de l'avenue De Lorimier à l'intersection de la rue Ontario. Ses activités rayonnaient sur une région de plus en plus vaste, englobant des terrains de chasse et des chenils à Pointe-aux-Trembles et à Saint-Hilaire. L'industrialisation de l'est de Montréal entraîna le déménagement du club vers Côte-des-Neiges en 1898. Puis, l'urbanisation obligea les amateurs de chasse à courre à s'éloigner de Montréal pour aller chasser dans les forêts de Sainte-Scholastique et des Cantons de l'Est.

Pour de plus amples renseignements, voir le fonds du [Montreal Hunt Club](#) (P161).

4. Le Grand Séminaire et le Collège de Montréal, rue Sherbrooke, Montréal, vers 1870

Photographie

James George Parks

Vers 1870, 19e siècle

Sels d'argent sur papier monté sur carton - Papier albuminé

8 x 14.8 cm

Don de Mrs. J. B. Learmont

M13650

Un balcon du côté sud de la rue Sherbrooke était un point de vue privilégié pour photographier le Grand Séminaire et le Collège de Montréal. L'ensemble architectural, construit en 1854-1857 selon les plans de l'architecte John Ostell (1813-1892), abritait les deux institutions fondées par les Prêtres de Saint-Sulpice, propriétaires des terres avoisinantes depuis 1676. Le Grand Séminaire avait été créé en 1840 pour assurer la formation des futurs prêtres. En 1878, il devint le siège de la Faculté de théologie qui fut d'abord affiliée à l'Université Laval de Québec, puis intégrée à l'Université de Montréal en 1925. Depuis 1995, le Grand Séminaire fonctionne sous le nom d'Institut de

formation théologique de Montréal. Le Collège de Montréal est plus ancien, datant de 1767. Plusieurs fois relocalisé, ce n'est que dans les années 1870 qu'il occupera l'édifice de la rue Sherbrooke. À l'origine, l'édifice comprenait trois ailes perpendiculaires au corps principal. Parmi les nombreuses modifications apportées au bâtiment, on note la reconstruction de la chapelle en 1903-1907 selon les plans de l'architecte Joseph-Omer Marchand (1873-1936).

5. Chargement du bois, baie des Ha! Ha!, rivière Saguenay, QC, vers 1875, copie réalisée vers 1887

Photographie

James George Parks

1883-1890, 19e siècle

Sels d'argent sur papier monté sur carton - Papier albuminé

7 x 14 cm

Don de Mrs. J. B. Learmont

M13095

La création des villages dans le fjord du Saguenay est liée à l'exploitation forestière entreprise par des habitants de Charlevoix. La demande pour le bois de construction venait de l'Angleterre qui se tournait vers ses colonies pour approvisionner ses chantiers maritimes. En 1838, à l'instigation du négociant en bois William Price (1789-1867) de Québec, la société dite des « Vingt-et-un » partit de La Malbaie pour établir des moulins à scie dans des lieux appropriés sur les rives du Saguenay. L'un de ces endroits était l'embouchure de la rivière Ha! Ha! située dans une baie profonde, d'où l'origine de la baie des Ha!Ha!. Mais l'étymologie du terme est incertaine. Il pourrait s'agir de la déformation d'un mot en langue amérindienne ou de l'ancien français « haha » qui signifie « un obstacle inattendu sur un chemin ». Cette baie pouvait en effet constituer une impasse pour les navigateurs remontant le Saguenay.

6. Vue de la place Victoria en direction nord, Montréal, vers 1867

Photographie

William Notman

1867, 19e siècle

Sels d'argent sur papier monté sur carton - Papier albuminé

8.5 x 20 cm

Don des Misses Lambe

M10810

Cette place, créée en 1811 au nord-ouest de la rue Saint-Jacques à la limite des anciennes fortifications de Montréal, était à l'origine un marché à foin et s'appelait la place des Commissaires. C'est en 1860, l'année de l'inauguration du pont Victoria, que l'endroit fut aménagé en jardin public et baptisé square Victoria en l'honneur de la reine d'Angleterre. La photographie de Notman montre une partie de l'espace clôturé,

comprenant le bassin, les jardins et les allées agrémentées de bancs publics et bordées d'arbres encore jeunes. La perspective en direction de la côte du Beaver Hall englobe trois clochers qui se profilent à l'horizon avec le mont Royal en arrière-plan. Au plus près de la place se dresse le clocher de l'église de Sion (1846), la première église baptiste à Montréal. Un peu plus loin vers la gauche se trouve le clocher de l'église St. Andrew (1851). On aperçoit, au fond, la pâle silhouette de Christ Church située rue Sainte-Catherine.

Les photographies [MP-1978.141](#) et [N-0000.193.32.1-2](#) permettent de bien voir les églises qui entouraient la place dans les années 1850.

7. Groupe huron-wendat, Wendake (Lorette), QC, vers 1875

Photographie

James George Parks

Vers 1875, 19e siècle

Sels d'argent sur papier monté sur carton - Papier albuminé

9.2 x 15.2 cm

M12833

Originaires de la baie Georgienne, les Hurons-Wendats habitent les terres de Lorette depuis 1650. Leur village situé au bord de la rivière Saint-Charles près de Québec a été renommé Wendake en 1985. La vannerie a toujours fait partie de la culture des Hurons-Wendats. Au début du 19e siècle, afin de diversifier leurs moyens de subsistance, ils ont perfectionné cet artisanat à l'intention des touristes. À la confection des paniers, ils ont ajouté la fabrication d'objets comme des raquettes, des mocassins et des étuis brodés en crin d'orignal, des canots miniatures et des boîtes en écorce de bouleau. Ce sont principalement les femmes qui s'adonnaient à la vannerie et à la broderie, alors que les hommes offraient leurs services de guide pour la chasse et la pêche.

8. Marchand de crème glacée, place Victoria, Montréal, vers 1873

Photographie

Alexander Henderson

Vers 1873, 19e siècle

Sels d'argent sur papier monté sur carton - Papier albuminé

8.5 x 17.8 cm

Achat de Mr. Edward McCann

MP-1992.3.1.1-2

Le photographe montréalais Alexander Henderson (1831-1913) a posé son trépied et son appareil photo en face du trottoir qui longe le square Victoria pour saisir cette scène typique. On y voit un marchand de crème glacée qui sert ses jeunes clients et, à côté de lui, un autre vendeur itinérant qui se protège du soleil. Ils sont installés au pied du nouveau monument à la reine Victoria. La statue est l'oeuvre du sculpteur anglais

Marshall Wood. Elle a été dévoilée le 21 novembre 1872 par le gouverneur général Lord Dufferin (1826-1902). En arrière-plan, à gauche de la statue, se découpe la tour du premier Y.M.C.A. à Montréal, inauguré en 1873. Les échafaudages encore en place sur la tour indiquent que sa construction était inachevée au moment de la photographie. À droite de la statue se dresse le clocher de l'église St. Andrew.

9. La rue du Petit-Champlain et l'escalier Casse-Cou, Québec, vers 1903

Photographie

Underwood & Underwood

1903, 20e siècle

Sels d'argent sur papier monté sur carton - Papier albuminé

9 x 17.8 cm

MP-0000.3202.1-2

Seule une petite calèche pouvait circuler dans l'étroite rue du Petit-Champlain à Québec. Coincée entre la falaise abrupte et la grande rue Champlain, la ruelle était à l'origine un sentier emprunté par les premiers colons français, parmi lesquels devait se trouver Samuel de Champlain (v. 1570-1635), le fondateur de la ville de Québec (1608). Dans les années 1840-1870, les immigrants irlandais employés dans les chantiers maritimes de Québec habitaient cette petite rue qu'ils appelaient *Little Champlain Street*. De la traduction littérale de l'anglais est née l'expression curieuse de « Petit-Champlain ». L'escalier Casse-Cou, qui donnait accès à la Côte de la Montagne, est doté de rampes centrales conformément au plan de restauration dessiné par l'architecte Charles Baillargé en 1889. Sa structure en bois nécessitera plusieurs réfections subséquentes.

10. Jour de marché, place Jacques-Cartier, Montréal, vers 1900

Photographie

Vers 1900, 19e siècle ou 20e siècle

Sels d'argent sur papier monté sur carton - Papier albuminé

8.8 x 17.7 cm

Don de Miss Emily LeBaron

M22044.93

Deux fois par semaine, un marché public avait lieu sur la place Jacques-Cartier qui débordait alors d'activité, comme c'est le cas ici. De la campagne environnante, les maraîchers affluaient pour vendre leurs produits frais aux citoyens de Montréal. Ce lieu était à l'origine un emplacement laissé vacant, en 1803, par le grand incendie de l'ancienne maison du gouverneur Vaudreuil (v. 1643-1725). Il fut aménagé par la Ville dans le but explicite d'y tenir un marché, qu'on appelait le « Marché neuf » en 1808. L'année suivante, les commerçants anglais de la ville y érigeaient la colonne Nelson à la mémoire de l'amiral Horatio Nelson (1758-1805) deux fois vainqueur de Napoléon et tombé à la bataille de Trafalgar. Par ailleurs, lorsque le marché cessa ses activités en 1947, la place fut nommée « Jacques-Cartier » en l'honneur du navigateur français qui

le premier remonta le Saint-Laurent jusqu'à Montréal en 1535. Ce haut lieu historique de Montréal se trouve entre la rue Notre-Dame et la rue de la Commune.

11. Place de la côte du Beaver Hall, Montréal, mars 1869

Photographie

James Inglis

1869, 19e siècle

Sels d'argent sur papier monté sur carton - Papier albuminé

7.8 x 15.7 cm

MP-0000.3179.1-2

Si l'on en juge d'après la photographie de James Inglis (1835-1904) prise dans la côte du Beaver Hall au mois de mars, il avait neigé en abondance en cet hiver de l'année 1869. À cette époque, on avait coutume de circuler sur les amas de neige qu'on laissait s'accumuler dans les rues. Parmi les nombreuses rues en pente qui caractérisent Montréal, celle qui va du square Victoria au square Phillips porte le nom de « Beaver Hall » en souvenir de la demeure de Joseph Frobisher (1740-1810), marchand de fourrures, explorateur et fondateur de la Compagnie du Nord-Ouest vers 1790. Le domaine du Beaver Hall se trouvait alors à l'extérieur de Montréal. Aujourd'hui, l'élégant traîneau tiré par un cheval se trouverait en plein cœur du boulevard René-Lévesque.

12. Vue du port de Montréal en direction est depuis les Douanes, vers 1878

Photographie

William Notman (1826-1891)

Vers 1878, 19e siècle

Sels d'argent sur papier monté sur carton - Papier albuminé

8.5 x 17.8 cm

Achat de Edward McCann

N-1975.36.1.8.1-2

Sous l'impulsion de la Commission du Havre créée en 1830, le port de Montréal devint la plaque tournante des transports maritimes et ferroviaires au Canada dans les années 1870-1880. Les quais permanents s'étaient multipliés, le dragage du fleuve permettait aux navires océaniques d'atteindre Montréal et le chemin de fer amenait sa première locomotive aux quais en 1871. Ces conditions ont favorisé l'essor du commerce des céréales en provenance de l'Ouest. Selon les archives du Canada, le 28 mai 1872, 70 navires étaient amarrés dans le port de Montréal. Parmi ceux-ci devaient se trouver plusieurs « trois-mâts barque », caractérisés par les vergues sur les mâts de misaine et le grand mât, comme celui qui apparaît sur cette photographie de William Notman.

Crédits de l'exposition 1 image 2 yeux 3D

Une exposition réalisée par le Musée McCord d'histoire canadienne.

Concept : Hélène Samson, Conservatrice, Photographie

Design : Line Villeneuve

Partenaires principaux :

Rio Tinto Alcan

Arrondissement Ville-Marie

Partenaire associé :

BMO Groupe financier

Partenaires corporatifs McGill College

Bell Canada

Busac Immobilier

Cominar

Place Bonaventure

Polaris